

PAUL VERCHÈRES

# Au service de Satan



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-062

**Au service de Satan**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 583 : version 1.0

# **Au service de Satan**

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

Des casiers en métal alignés bien proprement dans une immense salle souterraine. Une lumière crue diffusée à profusion par des lampes fluorescentes placées bien haut, presque au plafond. Un seul bureau. Pas de fenêtre ou de puits d'air. Une porte de métal. Mais une seule ; pour l'instant, fermée à double tour.

Voilà pour le décor de la chambre des secrets.

On ne pouvait jamais dire si c'était le soir ou le matin en cet endroit.

Les hommes eux-mêmes qui y travaillaient n'auraient pu le dire, car ils y étaient pour des quarts très longs, entrecoupés de périodes de repos qu'ils prenaient à intervalles irréguliers et dans une pièce à côté.

Et cependant, ils n'étaient pas des esclaves.

Ils avaient librement consenti ce travail.

Ils étaient grassement rémunérés à condition qu'ils fussent discrets et qu'une fois au travail, ils ne demandent rien.

À l'instant où commence ce récit, on aurait pu en apercevoir deux. Deux hommes à la tête chauve, penchés chacun de leur côté du bureau, qui examinaient des paperasses avec un grand soin fort évident.

À la porte, un autre homme. Les yeux sans vie, mais la main appuyée à la crosse d'un revolver de gros calibre.

À sa portée, un appareil de téléphone par lequel il recevait parfois des ordres.

Cet homme était la sentinelle.

Les deux autres, des savants en proie à des recherches.

Le pourquoi de ces recherches ? Un mystère. Un profond mystère.

Ils n'avaient pas l'air de bandits, mais...

Mais ils l'étaient, sans l'être. Ils faisaient partie d'un réseau d'espionnage important au compte d'un autre pays que le leur.

On accédait à cet emplacement sous terre par une boutique à l'aspect innocent dans laquelle on trafiquait des peintures, des objets d'art, toutes choses enfin parfaitement anodines qu'on est habitué de rencontrer sur une rue passante.

Cette boutique était tenue par un homme dans la quarantaine, à barbiche et à l'accent étranger. Mais personne n'aurait jamais soupçonné qu'il cachait sous sa boutique de si sinistres documents, des papiers tellement graves.

Il était fort coté chez les amateurs d'art à cause de ses connaissances étendues et de l'intégrité qu'il manifestait en tout temps.

Mais, une femme le trahit.

Elle le trahit sans s'en rendre compte, car jamais elle n'avait soupçonné la vie double qu'il menait.

Elle le trahit par fantaisie, afin de l'embêter, parce qu'il l'avait trompée.

Et voilà ce qui a déclenché toute l'affaire.

Marie Saint-Just alla voir Guy Verchères, l'ex-Arsène Lupin canadien-français, réformé

maintenant et consacré exclusivement à la cause du bien, et elle lui donna des renseignements troublants qui mirent en éveil toute la sagacité de ce curieux de nature.

Et c'est par suite de l'enchaînement de toutes les ramifications que la police fédérale se vit soudainement en possession du plus beau cas d'espionnage dont elle avait jamais rêvé.

La vie a de ces surprises.

– Entrez je vous prie, mademoiselle. Ou madame ? lui dit Guy Verchères qui avait répondu au coup de sonnette nerveux à sa porte.

– Mademoiselle, fit son interlocutrice.

Guy Verchères referma la porte et indiqua de la main à la jeune fille de s'asseoir dans un des nombreux et luxueux fauteuils.

– Je vous écoute, dit-il. Mais auparavant, vous m'avez dit qu'on vous avait fait des menaces contre votre vie. C'est bien ça ?

– Oui, mais c'est assez compliqué.

– Commencez donc par le début. Ici, vous êtes en parfaite sécurité.

La jeune fille enleva ses gants et prit la cigarette que lui offrait Guy Verchères avec une aisance consommée.

– Je suis Marie Saint-Just. Vous connaissez sans doute ce nom, car mon père est un gros commerçant de la ville. Il me passe toutes mes fantaisies.

– Toutes ? s’enquit Guy Verchères, un peu par intérêt, car il ne négligeait jamais un indice, un peu aussi afin de mettre son interlocutrice à l’aise.

– Toutes... enfin, à peu près tout ce que je veux. Il a beaucoup d’argent papa, et son argent il l’a gagné si durement, à ce qu’il nous raconte souvent, qu’il ne veut pas du tout à ce que nous en soyions jamais privés.

– Oh ! oh !

– Mais rassurez-vous monsieur Verchères. Je ne suis pas ce que vous êtes tenté d’appeler, une enfant gâtée.

– Je n’en doute pas, mais...

– Mais vous n’en pensez pas moins, répliqua



Marie Saint-Just qui ne savait si elle devait se fâcher ou bien accepter sans dire un mot.

Elle reprit, en faisant effort pour ne pas paraître troublée par ces considérations auxquelles elle n'avait pensé :

– Toujours est-il qu'il y a six mois je suis allée au magasin de Friedrich Kômmsso...

Ici, Guy Verchères l'interrompt :

– L'antiquaire ? le boutiquier de la rue Sainte-Catherine ?

– Lui-même. Vous le connaissez ?

– Vaguement. J'ai déjà acheté une potiche chez lui. Un très beau potiche d'ailleurs. Une œuvre de prix que j'ai eu pour une chanson.

– Friedrich est ainsi. Oh !

Marie Saint-Just s'était tout de suite reprise, mais pas assez tôt pour que Guy Verchères ne l'observât.

– Enfin, monsieur Kômmsso est devenu un intime,

– Ah bon ! fit aussi peu ostensiblement que

possible le jeune homme. Mais tout était inscrit dans sa tête.

– C’est à cause de lui... ah, je ne sais plus.

– Voyons mademoiselle. Ne vous troublez pas ainsi. Autant vaut que vous continuiez puisque vous avez commencée.

La jeune fille sortit un mouchoir afin de se donner une contenance. Guy Verchères observait tous ses gestes sans en manquer un seul, mais il se leva et regarda par la fenêtre afin de la mettre à l’aise le plus possible.

– Donc, dit-il, vous avez fait la connaissance de Friedrich Kômmsso, le boutiquier, il y a environ six mois. Est-il directement affecté dans l’affaire pour laquelle vous venez me voir ? Ou n’est-il qu’un accessoire ?

– Directement.

– Et de quelle façon ?

– Il me menace de mort.

– Hein !

– Il a menacé de me faire mourir.

– À quel propos ?

– Est-ce qu'on sait jamais avec les gens de cette race ? Une minute, ils sont tout miel, et l'instant d'après, ils deviennent cruels.

Guy Verchères ne put réprimer un sourire.

– En effet, c'est bien ce qu'on dit d'eux, mais je n'ai jamais été à même de faire l'expérience par moi-même. J'ai de charmants amis qui sont des étrangers.

– Vous êtes bien chanceux, vous.

– Alors, si vous voulez, continuez, mais essayez de ne pas brûler les étapes. C'est grave ce dont vous accusez Kômmso.

– J'ai donc fait sa connaissance en allant acheter chez lui. Par un caprice, je me suis attardée, et cette connaissance, toute professionnelle qu'elle était quand je suis entrée dans sa boutique, est devenue un sentiment tout autre.

– Vous l'aimez ?

– Je l'ai aimé. Je le déteste.

– Alors, c’est une querelle d’amoureux ?

– S’il n’y avait que ça monsieur Verchères, je ne serais certainement pas venue vous déranger vous relancer jusque chez vous. Il m’a menacé de mort parce que je sais des choses sur lui. Des choses terribles.

– Il est entré au pays sans passeport ? Mais cela ne relève pas de mon domaine. C’est à l’immigration qu’il fallait vous adresser.

– Ne vous moquez pas voyons, monsieur Verchères. Je vous dis que cet homme est dangereux et qu’il fait des choses ténébreuses.

– Il est espion, je paris ?

– Et pourquoi pas !

– Il porte la barbe, il a des lunettes à gros tour de corne et il lui arrive, je parie, de dire des mots inquiétants.

La jeune fille se leva à son tour et vint se camper sous Guy Verchères.

– Monsieur Verchères, tout ce que vous venez de dire à la blague, c’est exactement la situation et telle qu’elle existe.

- Vous avez des preuves ?
  - Il me menace de mort. De la plus affreuse des morts.
  - Et bien entendu, vous ne voulez pas mourir... pour lui ?
  - Ni pour lui, ni pour aucun autre.
  - Vous êtes souvent allée chez lui ?
  - Assez, oui.
  - Comment était-il avant ses menaces ?
  - Gentil. Je l’aimais et il semblait m’aimer.
  - Dites-moi, est-il beaucoup plus âgé que vous ?
  - Il doit avoir quarante-cinq ans. Il n’a jamais voulu me dévoiler son âge exact.
- Guy Verchères poursuivit.
- Et à quand remontent les menaces ?
  - Ce midi. Je suis allée le voir.
  - Vous avez eu peur et vous vous êtes enfuie ?
  - En effet. Je me souviendrai toujours de son ton de voix. Quelque chose de profond et de

cruel. Il m'a aussi saisie par le bras. Je dois encore avoir des bleus au coude. Je me suis enfuie par la rue et j'ai échoué dans un bar où je me suis ranimée. C'est alors que j'ai pensé à vous. Vous seul êtes capable d'aller au fond des choses. Et il y a des choses fameusement secrètes dans sa vie. Au fond, je suis très heureuse qu'il m'ait menacée. Il m'envoûtait, cet homme. Littéralement. Lorsqu'il me regardait de ses yeux d'acier, j'étais impuissante devant lui. Mais hier, il y avait trois jours que je ne l'avais vu, j'ai pris la résolution de tout briser. Je ne sais pas au juste ce qu'il y a, mais je sens qu'il est un être dangereux. Qu'il y a peut-être sujet à une enquête approfondie sur lui.

– Où demeure-t-il ?

– Il a une maison en dehors de la ville, mais trois fois sur cinq, il ne s'y rend pas le soir. Il disait préférer coucher dans une petite pièce dans l'arrière de son magasin.

Guy Verchères toussa.

– En somme, vous voulez que je fasse une enquête sur Friedrich Kômmsso parce que vous le

soupçonnez d'être un espion. Avez-vous un indice quelconque ?

– Il est étranger.

– C'est mince, vous ne trouvez pas. Nous ne sommes pas en pays d'Europe pour soupçonner tous les étrangers à ce point.

– En tout cas, il m'a menacée, et il l'a fait parce que je lui ai dit qu'il faisait mieux de prendre garde.

– De prendre garde, à quoi ?

– Je ne le lui ai pas dit.

– Et c'est ainsi qu'il vous a menacée de mort ?

– De la pire des morts.

Guy Verchères réfléchit et prit une décision.

– La chose est très délicate, dit-il. Je risque gros en m'occupant de vous. Je risque toute ma réputation.

– Je saurai vous récompenser largement.

– Je ne suis aucunement inquiet du côté rémunération.

- Mais il faut faire arrêter cet homme,
- Tout doux, tout doux. Je dois y aller avec prudence et perspicacité.
- Vous ne me croyez donc pas ?
- J’ai besoin de votre coopération la plus entière. Vous allez me l’accorder ? Vous allez faire tout ce que je commanderai ?
- Mais, certainement !
- À la bonne heure. Et pour commencer, je ne veux plus jamais vous entendre prononcer le mot « argent ». J’en parlerai moi-même en temps et lieux. C’est mon affaire.
- Il faut m’excuser, pour tantôt.
- N’en parlons plus. Maintenant, au travail !



## II

À la porte de fer, le garde armé prit l'écouteur de l'appareil de téléphone et il l'appliqua attentivement à son oreille.

– Ici Crésus, dit-il.

Une voix lui demanda à l'autre bout :

– Rien de nouveau à M-86 ?

– Tout va bien.

– J'ai besoin de parler à Viateur. C'est lui qui travaille en ce moment avec Richard sur le plan BRI-16 ?

– Oui, c'est Viateur. Je vais le chercher ?

– Un instant. Est-ce qu'il est à son affaire ?

– Il ne bronche pas. Mais il paraît fatigué. Dois-je lui accorder ses cinq jours réglementaires ?

– Peut-être. Après que je lui aurai parlé. Tu

reviendras à l'appareil Crésus. Je te ferai savoir.

– Bien monsieur.

– Passe-le-moi maintenant.

– Un instant.

La sentinelle remit l'écouteur sur la petite table et alla chercher celui qu'il avait nommé Viateur. Avec son camarade, Richard, il continuait de travailler. Il était devant une feuille couverte de hiéroglyphes et il ajoutait d'autres chiffres et des symboles chimiques. La sentinelle le toucha à l'épaule.

– Téléphone, dit-il laconiquement.

L'autre sursauta. Par ses yeux on voyait qu'il était rendu à bout et qu'il ne tenait debout que par la fièvre du travail et de la réussite. Il marcha lentement :

– Oui, dit-il !

– Allô, Viateur !

– J'écoute, fit celui-ci.

– C'est Mars qui parle.

– Ah, bonjour Mars. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il n’y a rien. Je voulais simplement vérifier pour le patron. Il y a du nouveau sur BRI-16 depuis que vous l’avez entrepris ?

– Ça fonctionne, répondit Viateur.

– Vous travaillez avec Richard sur ce plan ?

– Oui, nous travaillons de concert, tel qu’on nous l’a dit à la dernière réunion. Nous avons presque terminé.

– Ce sera long encore ? Le patron s’impatiente.

– Deux jours... trois au plus.

– Vous êtes fatigué ?

– Oui, un peu. Mais je crois que je pourrai finir,

– C’est bien, dit Mars de sa voix qui venait du bout du fil, continuez jusqu’à nouvel ordre. Et tâchez d’en finir au plus vite.

– On essaiera, dit Viateur, d’une voix sans timbre.

– Ne raccrochez pas, je veux parler à Crésus.

Crésus, le garde, reprit l’appareil :

– Ici Crésus, dit-il.

– Voici, continua Mars, tu laisseras travailler Viateur deux heures encore, après quoi tu l’enverras se reposer. Donne-lui le cachet somnifère. Demain, quand il sera réveillé, dis-lui de s’en aller pour un mois au chalet de la montagne. Dans un mois, nous aurons autre chose pour lui. Il voyagera peut-être un peu. Ceci, tu peux lui dire.

– Bien ! Autre chose ?

– Richard terminera BRI-16 après quoi nous lui adjoindrons quelqu’un d’autre. Mais ne lui dis rien.

– Compris, Mars.

– Quelles nouvelles de Kômmso ?

– Il y avait une femme qui l’embêtait à cause de Clotilde, mais il lui a secoué les puces et elle est disparue.

– Tu lui diras que ça ne recommence plus, sinon...

– Sinon, Mars ?

– Sinon, j’irai moi-même lui parler. Nous ne voulons pas d’histoires de femmes. Aucune histoire. La Cause n’a que faire des histoires.

– Clotilde doit-elle venir bientôt ? demanda Crésus, le garde.

– Justement, vous pouvez l’attendre d’un moment à l’autre. Elle a du nouveau.

– Qui est-ce qui va remplacer Viateur ?

– C’est Clotilde elle-même.

– Même règlement pour elle que pour les autres.

– Non. Pas pour Clotilde. Elle a la permission d’aller où bon lui semble. Tu lui ouvriras chaque fois qu’elle te le demandera Crésus.

– Oui, repolit le garde, soumis comme un chien fidèle à cette voix dure et impersonnelle qui semblait avoir une amitié pour lui.

– Que Kômmsso augmente ses clients.

– Bon, je lui dirai.

– Il faut qu’il y ait plus de monde à sa boutique. Quand il y a du monde, ça évite les

histoires.

– Bon, je le lui dirai, répéta Crésus.

– Au revoir Crésus.

– Au revoir Mars.

Crésus raccrocha, vérifia la porte de nouveau et se rassit en regardant les deux savants qui travaillaient sans mot dire.

### III

À deux heures après-midi le lendemain, Guy Verchères se présentait au magasin de Friedrich Kômmsso, sous le prétexte bien plausible d'examiner ce qu'il y avait en montre.

C'était une boutique sombre à la façade sobre.

Quand Guy Verchères entra, il jeta un rapide coup d'œil pour se reconnaître. Un coup d'œil qui n'avait rien de celui d'un amateur. Lui, il voulait que la première image se gravât dans sa tête et dans sa mémoire.

Kômmsso se trouvait alors au fond de sa boutique, en train de replacer des objets d'arts qu'avait demandé qu'on lui montre une grosse femme qui sortait à l'instant. Une clochette tinta son timbre argenté quand la porte fut ouverte. Kômmsso ne se retourna même pas.

Cependant, Guy Verchères avait aperçu un

grand miroir dans le fond. Une glace immense qui permettait au propriétaire de bien examiner ce qui se passait partout dans son magasin, sans qu'il ait à se retourner. L'investigateur se dirigea vers une pièce de valeur en fer forgé et il l'examina de près.

Le boutiquier le laissa faire au moins trois minutes, et, quand il le vit tant intéressé à ce morceau, qui vraiment était unique en son genre, il s'approcha.

– Vous le trouvez bien ? demanda-t-il.

– En effet, répondit Guy Verchères. C'est un morceau magnifique.

– Du siècle dernier et forgé en Angleterre, continua Kômmsso.

– Combien ?

– Je ne sais pas. C'est difficile. Vous voyez, je ne vends pas à taux fixe.

– Puis-je vous demander combien vous l'avez acheté ?

– Je ne m'en souviens plus au juste.



– Comment, vous ne vous en souvenez plus ?

– Je suis un antiquaire, moi monsieur et non pas un simple négociant.

– Excusez-moi, fit Guy Verchères qui ne voulait pas vendre la mèche. En tout cas, si je trouve la pièce de valeur, je ne vois pas en quoi je pourrais m’en servir.

– On ne sait jamais. On trouve toujours un coin pour caser ces objets quand on les a. Je ne sais pas si j’en aurais l’équivalent d’ici un siècle.

L’investigateur réfléchit :

– Ce que je cherche au juste, dit-il, c’est un coffret. Mais un beau coffret. Quelque chose d’ouvragé finement et qui aurait un prix réel.

– Dans ce cas, attendez-moi un instant et je reviens, dit Kômmsso en s’effaçant dans l’arrière-boutique.

Quand il fut sorti du magasin proprement dit, Guy Verchères scruta plus attentivement les lieux. De son œil habitué à ne manquer aucun détail, il parcourut tous les murs, mais surtout, il pensa.

Il était encore dans ses réflexions, quand Friedrich Kômmsso revint avec une boîte noire, assez grosse et il l'installa sur une table.

– Voici ! dit-il.

Il poussa une cheville de bois invisible sur le côté et le couvercle s'ouvrit, comme mû par un ressort. Et pourtant, il n'y en avait pas.

Ce coffret était du plus bel ébène qu'on puisse trouver.

– Seizième siècle, expliqua Kômmsso. Apporté à l'Empereur d'Autriche par un navigateur aventurier qui venait de suivre la côte africaine.

– Et qui l'a construite ?

– Un ébéniste florentin du nom de Mercuriello.

Ce disant, Kômmsso avait fait jouer une autre cheville, invisible à l'œil nu. Au fond, tel que dit par l'antiquaire, se distinguait à peine une signature difficile à déchiffrer à cause de l'écriture compliquée de la période.

– J'en ai trois de ces coffrets. Ils sont tous identiques.

– Sont-ils authentiques aussi, s’enquit Guy Verchères en souriant.

– Là, je ne garantis plus rien. Mais, suivant mon expérience, ils le sont.

– Combien pensez-vous en a-t-il mis en circulation ?

L’antiquaire prit un carnet dans sa poche, retourna quelques pages et suivant du doigt les lignes inscrites, il dit :

– Douze, parfaits ; et un treizième qui n’est pas tout à fait pareil.

– Et combien demandez-vous pour celui que vous avez ici ?

– Deux cents dollars ?

– Je n’ai pas la somme actuellement, mais si vous le mettiez de côté, je vous donnerais un acompte, fit Guy Verchères.

– À votre guise, répondit Kômmsso. Alors, j’inscris votre nom.

– Non, dit Guy Verchères. Je préfère que non.

– Mais, vous venez de me donner un acompte.

Vous ne me connaissez pas et je pourrais bien refuser de vous le rendre.

– J’ai confiance en votre honnêteté.

– Cependant, forçait Kômmsso, ce n’est pas très régulier.

Guy Verchères s’approcha de l’oreille de l’antiquaire et murmura :

– Autant que possible, j’aime mieux ne pas trop dire mon nom. Vous... comprenez, n’est-ce pas ? Ça... ça m’empêche de mentir.

– Je comprends, dit, impassible, Friedrich Kômmsso.

– Je suis ingénieur de profession, mais je m’intéresse infiniment aux choses de l’art. Surtout des choses comme celles-là.

– Vous écrivez aussi ? demanda l’antiquaire.

– Un peu, pour la Cause, lança à tout hasard Guy Verchères.

À ce mot, sur lequel il avait consciemment appuyé, Guy Verchères vit pour la première fois l’œil de Kômmsso s’allumer.

– La... la Cause, bégaya-t-il.

– Mais certainement ! Il n’y a que la Cause qui compte. Et elle a besoin de l’effort de tous ceux qui y sont attachés.

– Alors, c’est Mars qui...

– Justement, Mars. Mais bien plus haut que Mars.

– Qui ? demanda-t-il, toujours à voix basse.

– C’est V... Il y a dix jours qu’il travaille sans relâche et il est recru de fatigue.

– Un résultat quelconque, continua Verchères ?

– Excellent, presque au point.

Kômmsso n’avait pas changé le moins du monde de timbre de voix mais ses yeux disaient toute son admiration pour son visiteur. Guy Verchères, grand psychologue, résolut d’en savoir plus long.

– Mais pas encore. Qu’est-ce qu’ils font donc ?

– Ils ont eu des handicaps terribles. Ils ont dû

presque tout refaire.

– Je devrai en parler à Mars.

– Je vous assure qu'ils font tout, tout leur possible.

– Je n'en doute pas, mais pour la Cause, le grand possible, ce n'est pas encore assez. Il faut dépasser ses forces, se dépasser. Et l'autre ?

– Clotilde ?

– Mais oui, Clotilde ? Elle est ici ?

– Elle doit revenir bientôt.

L'investigateur marcha de long en large dans la boutique afin de bien digérer ce qu'il venait d'apprendre. Il y avait donc une femme de mêlée à l'affaire. Une femme qui s'appelait Clotilde. Mais ce qui le tracassait encore plus, c'était que Kômmsso avale implicitement qu'il était un haut placé dans l'organisation pour laquelle il travaillait. Et qu'il l'acceptait d'emblée. Qui étaient V... Mars et Clotilde ?

Il résolut de savoir qui ces trois-là étaient par des moyens détournés. Par Marie Saint-Just par exemple. .

– Et l’histoire de femme ?

– Quelle histoire de femme ? demanda avec réticence Kômmso.

– La Canadienne.

– La petite demoiselle Saint-Just. Oh, elle n’est plus à craindre. Grâce à elle, nous avons eu tout ce que nous voulions et...

Ainsi Marie Saint-Just avait servi l’organisation. En quelle qualité ? Fort probablement, comme bouc émissaire plausible. Mais son utilité terminée, on l’avait balancée.

Un autre bruit à peu près imperceptible.

– Clotilde, annonça Kômmso. Excusez-moi.

Il partit dans son arrière-boutique une fois de plus.

L’antiquaire revint bientôt, accompagné d’une très belle femme qui devait avoir environ trente-cinq ans. De manière décidé elle s’avança et Verchères lui tendit la main.

– J’apporte le bonjour de la Cause, dit-il effrontément.

Clotilde se tenait les yeux baissés.

– Je le retourne, ce bonjour, dit-elle.

– Le travail ?

– Il avance, il avance même à grands pas.

– Il faut tout oublier de soi et ne penser qu'à la cause. Si tu es une femme, oublie les plaisirs de la femme.

– Je les oublierai, dit Clotilde.

– Si tu es un homme, il faut soumission et obéissance entière.

– Je suis soumis et j'obéis.

– Il faut faire plus.

– Bien !

Vint un silence. Guy joua avec le coffret et fit ouvrir le couvercle. Puis il fit ouvrir le faux fond. L'antiquaire le regarda avec des yeux admiratifs.

– Guy laissa sa main prolonger le contact avec le noir ébène.

– Quoi de neuf localement ?

Clotilde répondit :



– BRI-16 à M-86 presque au point.

– Presque... presque... c'est tout ce qu'on entend partout. Il n'en faut plus de presque. Vous m'entendez, il faut réussir à tout prix et au plus vite.

Guy se demandait, comme lui, qui n'était qu'un tout jeune homme pouvait ainsi commander ces gens qui devaient être des savants.

– Puisque vous l'exigez, BRI-16 sera terminé dans le plus bref délai.

– Je l'espère, répondit Guy. Et Mars ?

– Au bureau. À moins qu'il ne soit sur le port.

C'était toujours Clotilde qui répondait. Guy la regarda bien attentivement, puis il sortit. Il était temps, car juste à ce moment, arrivait Crésus, la sentinelle d'en bas qui aurait pu tout gâter pour l'investigateur.

Guy sauta dans un taxi et se fit reconduire presque jusque chez lui. Il devait préparer un plan d'attaque rapide et absolument sûr. Profiter de son incognito. Pourrait-il réussir ?

## IV

La nouvelle se répandit, telle une traînée de poudre au bout de laquelle on a mis le feu. La nouvelle se répandit en crépitant.

– Le chef...

– LE CHEF...

– LE CHEF...

Ainsi donc, le chef se montrait. Il n’y avait qu’un incrédule, un être borné dont on avait fait la sentinelle et qui hochait la tête. Mais il se gardait bien de dire ce qu’il pensait. Il avait l’habitude de toujours laisser les autres penser ce qu’ils voulaient et, au moment opportun, il était là pour frapper.[

– Ah, le chef ! se contenta-t-il de dire.

Et comme Kômmsso, tout surexcité et Clotilde dans le même état se parlaient à voix basse, il leur envoya :

– Le chef ou pas le chef, vous avez du travail à faire. Et je suis chargé de voir à ce que le travail se fasse. Allons, assez de jasette et ouste !

Devant ce garde bourru, il était mystérieux de voir comment on lui obéissait. Et pourtant, il devait être un ignare de la plus belle eau.

Son faciès n'avait rien d'intelligent.

Il était plutôt une brute.

Mais une brute dévouée corps et âme.

À neuf heures du soir, il se fit remplacer par un jeune homme aux traits minces et aux yeux durs. Il lui passa les consignes. Puis il remonta dans la boutique de Kômmsso.

Celui-ci venait de fermer et il lui dit :

– Crésus, tu le connais le chef ?

– Oui !

– Tu le connais bien ?

– Je connais le chef ! répondit sur un ton morne la sentinelle. Il dirige toutes nos destinées. La tienne comme la mienne.

– Clotilde le connaît aussi ?

– Comme moi. Comme Mars.

– Mars aussi est un chef ?

– Il est notre chef immédiat.

Il se fit un silence entre eux deux. Un silence pendant lequel Crésus la brute boutonna son paletot. Il dit enfin :

– Je m’en vais, pour trois jours.

– Bien, répondit Kômmso.

Crésus prit par une porte à l’arrière de la boutique. Il était fatigué depuis tout le temps qu’il gardait les savants, en bas.

Il ne prit pas garde à une ombre qui avait tout écouté derrière une fenêtre ouverte d’une ligne.

Cette ombre, c’était Guy Verchères.

Il n’avait pas encore alerté la police afin de ne point faire de bruit sur cette affaire tant que durerait son investigation personnelle. Il savait qu’il jouait gros jeu et que de se faire prendre ou rien que soupçonner suffisait pour le mener à la mort, mais il était entré chez les sombres compagnons sans penser à sa vie.

De sa vie dépendait peut-être le salut du genre humain tout entier.

Guy Verchères veillait.

En arrivant chez lui, il avait consulté toutes les notes qu'il avait rédigées après la visite de Marie Saint-Just afin de voir combien elles concordaient avec ce qu'il venait d'entendre. Il respira quelque chose de profondément trouble et il résolut de tirer ce mystère au clair.

Il attendit la noirceur pour revenir vers la boutique et surprendre si possible d'autres bribes de conversation qui le mettraient sur une piste intéressante.

Il dut attendre longtemps.

Une heure, deux heures.

Mais, entretemps, il avait remarqué qu'il lui était possible de se trouver dans un angle des murs et juste sous une fenêtre, un coin fameux qui donnait juste sur l'arrière de la boutique de l'antiquaire. Il était caché par un gros baril.

Avec des précautions infinies, il ouvrit d'un pouce cette fenêtre qui devait rester

habituellement fermée, à en juger par l'état de la peinture.

Il se dit, et avec raison, que si cette fenêtre restait habituellement fermée, on ne viendrait pas vérifier si quelqu'un l'ouvrait.

Il n'avait pas chaud comme cela, au dehors, mais il ne s'en plaignait pas parce qu'il compléta à peu près son enquête quant aux personnages qui jouaient le rôle très réel de conspirateurs et d'espions.

Il ne put réprimer un frisson dans le dos quand il vit apparaître la massive silhouette de Crésus. Et un autre frisson quand celui-ci eut l'air de douter de l'existence aussi proche du Chef de la Cause.

Mais il exhala un profond soupir de soulagement quand Crésus annonça qu'il prenait congé pour quelques jours.

Le plan de Guy fut vite tracé.

Il attendit quelques instants encore, afin que Kômmsso s'en aille, et lorsque cela fut fait, il s'en retourna lui aussi.

Il ne prit pas la chance de pénétrer dans la boutique afin d'en apprendre davantage. À quoi bon risquer de sonner l'éveil. Il devait certainement y avoir un système d'alarme en cas de cambrioleurs par trop curieux.

Non !

Guy pensa à revoir Marie Saint-Just et de lui inspirer une crainte salutaire et se faire ainsi aider par elle.

Il lui prit un quart d'heure à peine pour se faire conduire. Il sonna à la porte et il prit longtemps avant qu'on vienne lui ouvrir.

Mais enfin, un vieux domestique arriva qui lui dit que mademoiselle Marie n'était pas là. Il ne voulut rien dire d'autre jusqu'au moment où Guy Verchères lui glissa dans la main un généreux pourboire.

Le visage du bonhomme changea.

– Il se pourrait que je sache...

– N'est-ce pas ? de dire Guy Verchères.

– C'est que, vous savez, expliqua un peu penaud le bonhomme, j'ai eu des ordres très

sévères de mademoiselle qu'on ne la dérange point.

– Elle est seule à la maison ?

– En ce moment, oui.

– Alors, envoyez-lui le mot que je vais griffonner.

Tout ce temps ils étaient dehors.

– Si vous voulez vous donner la peine d'entrer, dit le vieux domestique qui reprenait son aplomb.

Guy Verchères ne se fit pas prier et quand la porte fut refermée, il s'approcha d'un secrétaire, sortit son stylo et arracha une feuille de son carnet.

Il écrivit :

« Mademoiselle,

J'ai des choses intéressantes à vous communiquer. Des choses de toute urgence. Cependant, il faudrait que vous sortiez de la maison afin que nous soyions parfaitement à



l'aise pour causer. J'ai appris bien des choses que je saurai peut-être mettre bout à bout grâce à ce que vous me direz. Je vous attends encore cinq minutes.

G. V.

P.S. Nous reviendrons peut-être qu'assez tard. Prenez des mesures en conséquence. Mais faites vite. G.V. »

– Portez cette note à mademoiselle !  
commanda Guy Verchères.

– Je suis à vos ordres monsieur. Est-ce que vous attendez une réponse ?

– Il y en aura peut-être une.

Le domestique disparut.

Guy Verchères s'installa dans un boudoir et il eut un peu de loisirs pour réminiscer sur sa vie aventureuse qui l'avait amené combien de fois dans des demeures aussi somptueuses. Mais alors, il avait la passion du vol, du vol qui ne laissait pas de traces. Du vol ingénieux autant qu'audacieux qu'il accomplissait sans aucun

remords, jusqu'au jour où la grâce l'avait touché.

Maintenant, il venait encore de prendre une mission qui le mènerait peut-être très loin. Et il emmenait quelqu'un d'autre avec lui.

Une jeune fille qui s'était montrée sotte.

Était-il sage d'agir de la sorte ?

Son hésitation ne dura qu'une seconde et il opta pour l'affirmative.

Marie Saint-Just avait été échaudée une fois et maintenant, il fallait qu'elle coopère. Il n'y avait pas d'autre salut pour elle.

Le domestique revint.

– Mademoiselle me dit de vous installer confortablement. Elle sera à vous dans quelques minutes. Elle est à sa coiffure en ce moment et elle vous prie de prendre quelques rafraîchissements. Vous voulez un porto... ?

– Oui... non... répondit, un peu dépité Guy Verchères.

– Un whisky alors ?

– Non ! Je préfère un porto.

– Comme vous voudrez monsieur.

Et le vieux domestique sortit d'un cabinet finement ouvragé un verre et une carafe qui contenait le vin. Il emplit le verre et l'offrit à Guy :

– Voilà monsieur !

– Merci, dit Guy, qui avala lentement le contenu.

Marie Saint-Just se faisait attendre. Guy Verchères devint impatient et il toussota à plusieurs reprises. Le domestique apparut dans l'embrasement de la porte.

– Monsieur désire quelque chose ?

– Non. J'attends toujours mademoiselle.

– Mademoiselle est toujours lente à s'habiller.

– C'est bien, c'est bon, dit Guy.

Enfin, il perçut du bruit dans l'escalier et il s'en fut vers la porte. Marie Saint-Just apparaissait.

Elle lui fit un salut gentil de la main et elle entra dans le boudoir où Guy se trouvait. Marie

Saint-Just respirait la fleur et le printemps.

– Je vous ai fait attendre, il faut me pardonner. Mais j'étais impossible. Si vous m'aviez vue tout à l'heure...

Guy Verchères coupa court à ces démonstrations frivoles :

– Bon, bon !

– Vous n'êtes pas fâché, dites, fit la jeune fille en plissant les sourcils dans une moue vraiment adorable.

– Non, je ne suis pas fâché. Mais si vous continuez, sur ce ton, je vais l'être, et vous ne m'aimerez plus quand je serez à bout.

– Alors, je serai sage.

– Nous pouvons parler sans crainte ici ? demanda Guy Verchères.

– Oui, si la porte est fermée. Un instant, je vais le demander à Joseph. Joseph ! Mais, où est-il donc ?

– Nous pourrions aller ailleurs. Au restaurant par exemple.

– Pourquoi aller au restaurant quand nous avons tout ce qu’il nous faut ici, dans cette maison. La privauté et tout. Joseph, le domestique, entrait à ce moment dans la pièce.

– Vous m’avez appelé, mademoiselle Marie ?

– Oui, Joseph.

– Et que puis-je faire pour vous être agréable ?

Chaque fois que cet homme parlait, Guy devenait un peu plus irascible. Mais il dompta ses émois afin de ne pas gâter de temps.

Le temps, il s’écoulait si vite.

Et on ne le rachète pas. La jeune fille commanda :

– Joseph, vous allez fermer la porte et ne pas revenir de la veillée.

– Bien mademoiselle. Mais auparavant, vous voulez de la glace, du soda ?

– Non !

C’était Guy Verchères qui avait proféré la négation. Il ne voulait pas faire un « party » de cette affaire. Elle était trop sérieuse.

Marie Saint-Just s'était assise. Guy prit la parole.

– Je veux récapituler, dit-il, la conversation que nous avons eue cet après-midi. Vous êtes Marie Saint-Just. Vous êtes venue me voir parce qu'un homme vous avait menacée de mort...

Et il reprit tout en détails. À la fin, il lui dit :

– Savez-vous davantage ?

– Je vous ai menti, dit-elle très simplement.

– Comment, vous m'avez menti ?

– J'ai inventé des choses. Et c'était par dépit. Friedrich ne m'a jamais menacé de mort, mais il m'a trompée avec une autre femme. Je les ai vus qui se parlaient tout bas, et par colère, j'ai résolu de les embêter.

– Dites-moi, avez-vous déjà observé quelque chose de louche chez Kômmsso ?

– Dans quel genre ?

– Vous m'avez dit cet après-midi qu'il avait des amis étrangers et qu'ensemble, ils parlaient parfois une drôle de langue.

– Oui.

– Et si je vous disais que Kômmsso est un espion, mais un véritable.

La jeune fille se leva à moitié et Guy Verchères poursuivit, sans lui donner le temps de répondre :

– Oui, Kômmsso est un espion et il a dû se servir de vous à plusieurs reprises. Vous ne vous rappelez rien de louche dont il vous aurait chargée.

– Il ne m’a jamais demandé grand chose, vous savez.

– Mais enfin, pensez-y bien.

– Ah non ! C’est impossible. Pas Friedrich.

Guy Verchères s’aperçut alors que le sentiment qui animait Marie Saint-Just était ce qu’il se fait de plus fort, et il se réorienta. Il ne fallait en aucun point que la jeune fille et lui se trouvent en antagonisme.

Et avec l’amour, c’est difficile, car tout s’aveugle.

Mais, en démasquant franchement ses batteries, il courait la chance de lui faire voir, ou tout au moins entrevoir la lumière.

– Marie... dit-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom, et il mit dans sa voix tout le charme dont il était capable. C'était un artifice, mais il savait qu'avec cette jeune fille blasée, tout n'était qu'apparence et qu'elle était très impressionnable.

À son nom, prononcé ainsi mais sans la regarder pour ne pas l'effaroucher, Marie Saint-Just sursauta, puis un sourire se dessina sur ses traits.

C'est ainsi que d'un seul mot, il put la convaincre. Elle écouta son récit de sa visite chez Friedrich avec une attention soutenue.

Quand il eut terminé elle demanda :

– Je veux maintenant vous aider. En disant toute la vérité. C'est vrai qu'il ne m'a pas menacé directement, comme c'est vrai que j'ai agi par dépit. Mais je vous jure sur la tête de mes parents



que je ne savais rien de tout cela.

– Je vous crois.

– Qu'est-ce que je puis faire pour vous aider. J'aurai trop peur de retourner chez Friedrich maintenant.

– Il faudra peut-être que vous y alliez.

Un frisson parcourut toute l'épine dorsale de la jeune fille.

– Mais, tous ces gens...

– Je n'ai pas encore décidé avec certitude que vous devrez vous présenter de nouveau chez ces malfaiteurs. Mais que la chose se peut, simplement.

– Dans ce cas...

– Dans ce cas, vous suivrez mes instructions.

– À la lettre, monsieur Verchères. Guy.

– Tant mieux. Vous êtes une brave fille.

– Je suis la fille de mon père et mon père n'a jamais laissé quoi que ce soit entraver ses projets.

Guy Verchères observa un grand changement

dans la physionomie de la jeune fille. Elle était maintenant devenue d'une assurance qui frisait la témérité.

– À la bonne heure, dit-il.

## V

Dans la cave aux dossiers sous le magasin de Friedrich Kômmsso.

Dehors il fait nuit, pleine nuit, mais dans cette cave, éternellement éclairée par les fortes lumières, le jour, la nuit, rien ne change.

Le garde est le jeune homme à la figure mince et cruelle.

Il n'y a que la femme.

Il n'y a que Clotilde, un peu lasse qui classe les derniers papiers reçus.

Des papiers, des photos.

Elle fait des paquets qu'elle numérote.

Elle s'attend que le chef vienne vérifier et elle veut que le chef soit satisfait du travail qu'elle a dirigé.

Il est deux heures du matin.

Clotilde est lasse et elle voudrait dormir.

Mais le chef a dit :

– Il faut être dur à soi-même. La Cause avant tout.

Elle obéit implicitement au Chef.

Il est jeune, beaucoup plus jeune qu'elle croyait, mais le travail scientifique ne conserve-t-il pas éternellement jeune ?

Elle sait tout ce qu'il a fait dans sa vie, le Chef. Elle le sait et elle l'admire. Elle voudrait en faire autant.

Clotilde est fanatique pour la Cause.

Ils le sont tous.

De Mars à Friedrich, en passant par Crésus.

Ils jouent comme des enfants, avec des noms d'emprunt.

Ils jouent comme des enfants, mais la Cause est terrible. Terrible et belle. Elle est tout ce qui compte pour elle comme pour les autres.

Si jamais elle faiblissait, Clotilde, elle accepterait qu'on se débarrasse d'elle de

n'importe quelle façon.

Par l'ignominie de l'ignorance comme par la mort rapide ou lente.

Elle sait les châtements de certains de ses anciens camarades qui ont failli dans le passé. Elle sait comment ils ont disparus de la circulation.

Un seul est revenu et c'est parce qu'il s'était repenti. Mais sur son corps, on l'avait marqué d'un stigmatte indélébile.

On l'avait rendu muet.

Il avait accepté et travaillait maintenant en une autre partie du monde, sans relâche, afin d'être à la hauteur.

Il y parviendrait.

Dieu qu'elle s'endormait, Clotilde.

Que ses paupières étaient donc lourdes, que ses membres étaient donc gourds. Qu'elle aurait voulu tomber dans le néant des ténèbres !

Et l'autre, le garde, impassible à la porte.

Mais il avait le nez sur le menton.

Est-ce qu'il dormait, lui aussi ?

Ah non ! les gardes ne dormaient jamais. Ils étaient peut-être les plus méritants pour la cause parce que leur besogne était la plus monotone.

Et jamais, ils ne flanchaient.

Vite, un coup de reins !...

BRI-16. Tout était au point. Tout allait bien. Le Chef serait satisfait et la Cause avancerait d'un grand point.

Bientôt, tout arriverait.

Bientôt la Cause allait gagner.

Tout le monde serait assujetti à la Cause.

Les yeux de Clotilde se refermèrent. Impossible de tenir ses paupières ouvertes. Et quelle drôle d'odeur dans les narines.

Tiens, le garde qui tombe de sa chaise.

Il doit être malade, pensa Clotilde. Pour la première fois depuis qu'elle était au service de la Cause, elle voyait un garde qui fléchissait.

Elle eut envie de rire, nerveusement.

Tout se fit noir devant elle.

Guy Verchères n'avait pas chômé. En mettant Marie Saint-Just au courant, en lui faisant confiance, il s'était créé une alliée. Il avait su que l'arrivée de Clotilde était la cause de sa jalousie à l'endroit de Friedrich Kômmsso et il résolut d'en profiter.

Il força un tout petit peu la note et lui dit que peut-être, en effet, y avait-il des sentiments assez forts entre Friedrich et Clotilde.

Ceci fait, il eut Marie de son côté.

Il s'agissait ensuite de la dégoûter à jamais de ce genre de fréquentations auquel elle n'était arrivée que par désœuvrement.

Mais il résolut de faire travailler Marie.

Il résolut de l'intéresser directement.

Il la mit donc complètement dans ses confidences et, au risque qu'elle attrape des égratignures, il l'emmena avec lui chez l'antiquaire.

Mais auparavant, il était passé chez lui et y avait pris une bombe lacrymogène de son

invention, parfaitement inoffensive pour la santé, mais qui endormait comme pas une. Une invention à lui, qu'il croyait ne jamais avoir besoin de se servir en aucun temps.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Marie.

– C'est une berceuse. C'est un peu plus fort que de la musique ordinaire, mais les résultats sont les mêmes.

– Et qu'est-ce que vous voulez en faire ?

– Je l'emporte en tout cas. C'est merveilleux pour faire taire les gens. Ils ne reniflent qu'une fois ou deux et pfiit... au pays des songes.

– Ah oui !

Marie Saint-Just ne savait pas trop bien ce qui allait se passer, mais elle avait mis une confiance pleine et entière en Guy Verchères.

Celui-ci, en homme d'action ne perdait pas un instant. Il était animé d'une sage lenteur qui lui faisait employer tous les moments avec efficacité et perspicacité.

– Nous allons chez Kômmsor ! annonça-t-il quand tout fut prêt.



Il apporta deux masques à gaz minuscules pour eux.

En arrivant dans l'arrière-boutique, il n'eut qu'à forcer un peu plus la fenêtre qu'il avait déjà entrouverte.

Il craignait que ne parte l'alarme, mais juste comme la fenêtre était assez grande ouverte, il raccorda deux fils qui allaient donner l'alarme.

Avec une habileté de félin, il était sauté et il aidait maintenant Marie Saint-Just à entrer à son tour.

Celle-ci avait ses instructions. Au moindre signe de bagarre, elle devait sauter sur le téléphone et appeler Théo Belœil, mais il valait mieux ne pas alerter personne avant le temps. On ne savait pas avec ces gens-là.

– Entrez !                    commanda                    presque silencieusement, mais impérieusement Guy Verchères, qui avait l'air de l'homme-chat.

La jeune fille obéit, médusée.

Elle n'avait plus peur du tout, elle se fiait à celui qui pouvait concevoir aussi rapidement

l'exécution d'idées.

Elle fut bientôt dans la boutique.

Un rayon de lumière perçait par la fente d'une trappe dans le plancher.

Avec des précautions infinies, Guy Verchères examina cette trappe, voir s'il n'y avait pas de connexions électriques qui feraient sonner une alarme quand il la soulèverait, mais tout semblait normal.

Il ajusta son masque à oxygène.

Marie fit de même.

Il prit les deux petites bombes qui ressemblaient à s'y méprendre à des bombes lacrymogènes du plus nouveau modèle.

Il ouvrit la trappe silencieusement, mais d'un mouvement rapide.

Il attacha une des bombes à une corde et la descendit rapidement.

Puis, il attendit, cinq minutes.

Ensuite, il descendit lui-même dans l'escalier de la trappe en laissant Marie Saint-Just dans

l'arrière-boutique.

Elle devait l'y attendre jusqu'à son signal, ne pas faire un mouvement, et même se cacher si quelqu'un entrait et essayer de comprendre tout ce qu'on dirait.

Guy fut bientôt au bas de l'escalier de la trappe.

Deux portes s'offraient à lui. Il en ouvrit une.

Celle-là était une porte ordinaire, en bois, délabrée même, mais quand il l'eut ouverte, il se trouva dans un espèce de dortoir, très propre, où cinq à six lits étaient alignés.

Un homme dormait.

Cet homme dormait bien plus dur qu'il n'avait pensé en se couchant.

Restait une autre porte.

Une porte qui paraissait doublée de tôle.

Un très fin rayon de lumière filtrait.

Guy Verchères prit son autre bombe lacrymogène et endormante, une feuille de papier et fit partir sa bombe, sans bruit là où il y avait

l'interstice. À l'aide de son papier dont il se servait comme éventail, il envoya les vapeurs de sa bombe vers le dedans.

Il était animé d'une patience presque infinie.

Cela lui prit presque un quart d'heure.

Au bout de ce temps, il perçut comme le bruit d'un corps qui s'affaisse. Un bruit sourd. C'était le garde qui était renversé de sa chaise.

Guy alors eut l'idée d'aller chercher Marie Saint-Juste de son poste observatoire et de la faire servir à quelque chose de plus actif.

Il remonta, sans bruit et il la trouva qui se donnait toute à son devoir.

Il vérifia la fenêtre par laquelle ils étaient entrés et il commanda :

– Venez !

– Bien, dit la jeune fille.

Ensemble cette fois, ils redescendirent et à l'aide d'un passe-partout qu'il introduisit dans la serrure de la porte en métal, il ouvrit celle-ci.

La lumière était aveuglante, après l'obscurité

des autres pièces.

Ils virent d'abord le garde, affaissé devant la porte et qui semblait d'une façon grotesque leur barrer l'entrée.

Puis, plus loin, à une table, Clotilde qui paraissait dormir la tête dans les mains, couchée sur ses paquets de paperasses.

– Il faut les attacher, dit tout bas Guy Verchères.

– Je me charge de la femme, répondit Marie Saint-Juste.

– Non, laissez-moi faire, c'est difficile et je ne veux rien manquer. Ce n'est pas le temps de la jalousie. On n'en a que faire en ce moment.

– C'est bien. Je vais vous aider.

– Voilà qui est mieux, dit Guy Verchères, qui voulait commander et ne rien laisser au hasard.

Il sortit de solides ficelles de sa poche et commença à entourer les poignets et les pieds du garde. Pour l'instant, il lui laissa la bouche découverte afin de ne pas l'étouffer tant que durerait l'effet de la bombe endormante.

Ils firent la même chose à Clotilde.

Dans les yeux de Marie Saint-Just, il y avait de la haine pour cette femme, et il fallut toute l'autorité de Guy pour l'empêcher de faire souffrir inutilement la malheureuse qu'ils avaient à leur merci.

Mais, ce qui intéressait bien davantage Guy Verchères, c'était ce que contenait le paquet de feuilles et de photos qu'il y avait sur la table.

La première inspection ne donna rien.

Il voyait inscrit en grosse lettres :

BRI-16 M-86

Des photos d'armes, d'avions, de chars militaires, des parties de mécanique et tout le tra-la-la ordinaire qu'il s'attendait à trouver chez des espions.

Cependant, il ne prit que le paquet marqué BRI-16 et entraîna Marie Saint-Just avec lui.

– Venez ! dit-il. Il faut maintenant déguerpir.

Marie jeta un coup d'œil ultime dans cette cave de malheur et suivit Guy Verchères.

Cependant, en passant près du dortoir, elle demanda :

– Et celui-là qui dort, on ne l’attache pas lui aussi ?

– Pourquoi, il ne nous nuira pas. Il en a pour des heures encore.

Ils montèrent rapidement l’escalier en échelle, et parvenus en haut, ils refermèrent soigneusement la trappe.

Mais Guy voulait pousser plus loin ses recherches.

Dans l’arrière-boutique, en s’éclairant d’une torche électrique discrète, il chercha où étaient les coffrets qu’on lui avait montrés l’après-midi de la veille.

Il ne prit pas longtemps avant de les trouver.

Ils étaient là, tous les trois dans leur ébène reluisant.

À chacun, il fit jouer la cheville secrète, mais ils étaient vides.

Cependant, en les examinant de plus près, il

tomba sur celui qui devait avoir deux compartiments secrets. Et dans ce deuxième compartiment, il y avait un papier.

Avidement, il dirigea le rayon de sa torche sur ce papier.

Un adresse y était :

« F.K. 1897 Rendall », y lut-il.

Il montra cette adresse à Marie Saint-Just.

– C’est là où il demeure ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Marie Saint-Just.

– Nous allons le voir. Il peut certainement nous offrir des suppléments intéressants. On ne sait jamais, surtout au beau milieu de la nuit.

Et après un instant :

– Vous n’êtes pas trop fatiguée, Marie ?

– Moi ? Pas du tout.

– À la bonne heure. Car je crois que j’aurai encore plus besoin de vous que jamais. Il nous faudra être très persuasifs.

Ils sortirent, et une fois dehors, ils enlevèrent



leurs masques. Il leur fit un grand bien de respirer l'air frais de la nuit et d'entendre les bruits ordinaires de la nuit.

– Ouf ! fit Marie.

– Les choses vont bien. Mais il faut agir vite.

Guy Verchères avait laissé sa voiture un peu plus loin. Quelle ne fut pas sa surprise de voir, assis au volant, son vieil ami, l'inspecteur en chef Théo Belœil.

– Comment Théo ? Pas encore couché ?

– Oui, répondit celui-ci d'un ton goguenard. C'est bien ainsi. Mais toi mon vieux, tu cours la galipote. J'ai vu ton auto et j'ai eu envie de te coller une contravention. A-t-on idée de stationner près d'une borne-fontaine.

– J'ai fait ça, moi ?

– Comme tu vois, Guy. Oh, pardon madame, dit Belœil, galant.

– Je te présente mademoiselle Marie Saint-Just. Le chef de l'escouade des inspecteurs Théo Belœil, dit Guy Verchères.

Ces aménités avaient un caractère comique en cette nuit remplie de mystères et des émotions les plus vives.

Mais Belœil ne fit semblant de rien... pour un instant.

– Mes hommages... mademoiselle.

– Merci, monsieur, dit la jeune fille qui ne savait pas trop à quoi s'attendre.

Mais Théo Belœil ne fut pas long à éclater :

– Veux-tu bien me dire ce qui te prend à te balader à cette heure-ci de la nuit, dans un si paisible quartier ?

– Belœil ! Et la discrétion !

– Je veux bien supposer que tu es libre de tes actions, mais je te connais bien et je sais que ce n'est pas une sortie mondaine qui t'a emmené ici.

– On ne sait jamais, se contenta de répondre Guy Verchères.

– C'est un vol ?

– En effet, mais c'est moi qui ai enlevé cette jeune fille.

– Pas de niaiseries, Verchères. Excuse-moi, je me suis emporté mais tu sais qu’après toute une journée de travail, je supporte mal la plaisanterie.

Guy le regarda, en souriant à moitié.

– Après une journée de travail ? plaisanta-t-il.

– C’est bon, c’est bon. J’ai mauvais caractère. Mais voilà, dit-il. Nous surveillons ce quartier parce qu’il y a un imbécile qui joue au plus fin avec nous depuis assez longtemps et nous espérons le trouver. Et vous, est-ce que ce serait trop espérer que de vous demander ce qu’il y a dans votre présence ici ?

– Nous y sommes, pour à peu près la même raison.

– Comment, la même raison ? À peu près la même raison, répliqua Belœil, intéressé au plus haut point.

Car il savait que Guy Verchères ne se déplaçait pas rien et qu’il ne se promenait certainement pas à une heure pareille dans ce quartier pour avoir du bon air. Il sentait quelque chose de grave.

– Nous autres, c’est un filou que nous cherchons.

Il disait cela pour les mettre dans de bonnes dispositions.

– Et nous, répondit Guy Verchères, c’est toute une bande de filous.

– On vous a volé des bijoux mademoiselle, s’enquit Belœil.

– Non, on n’a pas volé mademoiselle directement. Et même, ce n’est que bien indirectement qu’on l’a volée. Mais alors, nous sommes tous dans le même sac.

– Je ne comprends pas du tout quand tu parles par énigmes.

– En effet, dit Guy Verchères, c’est une énigme. Mais l’énigme ne durera pas longtemps. Tu peux en prendre ma parole, mon vieux Belœil.

– Tu as trouvé ?

– Je commence assez bien et le hasard m’a servi à souhait.

– Le hasard, dit Belœil, le hasard il ne nous

aide qu'en autant qu'on lui donne un coup de main.

– Cela, je l'ai toujours pensé.

– Puis-je placer un mot ?

C'était Marie Saint-Just qui s'interposait.

– Mais, excusez-nous, dit l'inspecteur en chef. Nous avons manqué à la plus élémentaire des convenances.

– Il n'y a pas de quoi, dit Marie, mais je voulais vous faire remarquer, monsieur Belœil, que monsieur Guy Verchères est un homme magnifique.

– À quel point de vue ? Je lui en connais plusieurs.

– Belœil ! coupa Guy Verchères, ce n'est pas le temps de te moquer de moi. Et si tu continues de te moquer ainsi, nous te cachons ce que nous faisons en ce quartier.

– Mais, je ne me moque pas du tout. Est-il susceptible ce soir notre ami Verchères. D'ordinaire, c'est moi qui...

– C’est bon. Et, mademoiselle Saint-Just, rappelez-vous que vous m’avez juré le secret le plus complet.

La jeune fille fut toute confuse :

– Il faut m’excuser.

– Moi, je lui pardonne, dit Belœil.

– Et moi aussi, mais si tu veux savoir de quoi il s’agit, Belœil, c’est-à-dire, si tu veux savoir avant le temps fixé...

– Comment, avant le temps fixé ? Je suis supposé tout savoir d’après les journaux. Et tu sais qu’on ne me ménage point à ce sujet.

– Laisse-moi continuer.

Guy Verchères passa des cigarettes à la ronde. On était très confortable dans l’auto et rien ne pressait. La seconde partie des opérations pouvait se modifier à volonté. Et Guy se demandait justement, si, avec l’arrivée de Belœil dans l’affaire, autant ne valait pas mieux modifier le plan d’attaque.

Il prit sa décision, soudainement, comme toujours.

– Eh bien, dit-il, mon cher Belœil, nous venons de mettre la main sur une bande d’espions bien organisés.

– Hein !

Belœil n’en revenait pas qu’on l’eut ainsi laissé dans l’ignorance et qu’on eut badiné, quand on avait cette nouvelle sensationnelle.

– Hein ! répéta-t-il.

On aurait dit qu’il allait avoir une syncope.

– Vous... vous... vous ne m’en avez rien dit ?

– Je t’en parle actuellement, répliqua très calmement Guy Verchères, qui était habitué aux éclats de son ami Belœil.

– Oui, mais tout à l’heure.

– Rien ne pressait et il fallait qu’on t’habitue graduellement, sans quoi tu serais sorti de tes gonds comme tu le fais actuellement.

– Une bande d’espions. Mais où ?

– Chez Kômmso, l’antiquaire.

– Pas chez Kômmso... ? Je le connais personnellement. Il est le type le plus gentil du

monde. J'ai eu chez lui des trouvailles...

– Prends-le comme tu voudras, mais en tout cas, tu peux en demander des nouvelles à mademoiselle Saint-Just ici présente.

– Oui, jeta-t-elle entre les dents.

– Alors, Kômmso est un espion.

– Il n'est apparemment qu'un bien petit anneau dans cette chaîne, dit Guy Verchères. Et moi, je suis le chef de la bande.

– Si c'est une plaisanterie, dit l'inspecteur des détectives Belœil, elle est de fort mauvais goût et je te saurais gré de l'arrêter là.

– Ce n'est pas une plaisanterie. On me croit le chef de la bande. Et c'est tout à fait par inadvertance que tout s'est déroulé de cette façon.

– Conte-moi vite alors.

Guy Verchères regarda sa montre.

– Je crois qu'il est temps que nous allions chez Kômmso. Mais chez lui cette fois. Nous pourrions avoir une fort intéressante conversation. Et Beloeil, tu en reviendras de tes



candeurs envers Kômmsso.

– Mais... bégaya Belœil.

– Je sais, dit Guy Verchères. J’ai été aussi candide que toi, mon vieux. Mais je me suis ressaisi et au bon moment ; j’ai trouvé tout ce qu’il fallait, mais il paraît, d’après ces messieurs, que je suis le Chef de la Cause. Je leur ai donné de bons conseils et tous maintenant ils me vénèrent. C’est crevant !

L’auto était en marche.

Durant le trajet à la résidence de Kômmsso, Guy Verchères mit Belœil au courant de tout ce qui s’était passé et celui-ci n’en revenait pas.

Ils arrêterent un moment, pour que Belœil demande des renforts et des gardes autour de la boutique de Kômmsso avec instruction d’arrêter quiconque paraîtrait louche dans le quartier.

Il était trois heures trente du matin quand ils stoppèrent devant la maison où demeurait l’antiquaire.

## VI

Marie Saint-Just alla seule à la porte. Elle sonna.

Après un temps interminable, une vieille femme vint ouvrir.

– Je désirerais parler à monsieur Friedrich Kômmsso, dit-elle. Vous me reconnaissez n'est-ce pas... ?

– Ah, mais c'est la petite demoiselle.

– Monsieur Kômmsso est là toujours ?

La vieille sourit :

– Pour vous, il y est certainement mademoiselle. Entrez je vous prie. Il est bien tard, et il faut excuser le désordre.

– Merci, dit Marie.

Elle referma elle-même la porte en prenant soin de ne point faire jouer la serrure

complètement au cas où il y aurait de la casse

Elle attendit en se remémorant les quelques autres occasions où elle était venue en cette maison ce qui avait déclenché toute l'affaire.

Elle était en pleine possession d'elle-même. Elle savait bien son rôle et c'est froidement qu'elle l'exécuterait.

Friedrich ne descendit qu'au bout de dix minutes.

Dix minutes qui parurent interminables, mais qui parvinrent quand même à passer, parce que le temps s'écoule toujours.

Il était hirsute et il paraissait avoir quarante-cinq ans.

Il n'était pas en robe de chambre, mais vêtu d'un pantalon et d'une chemise ouverte au col. Dans ses pieds, des sandales.

– Friedrich ! dit-elle.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? me réveiller en pleine nuit. Je croyais pourtant que tu en avais fini de ces fantaisies.

– Friedrich, j’ai appris des choses terribles.

– C’est pour cela que tu m’as réveillé. Tu as une belle imagination ma petite, mais tout est fini entre nous, tu le sais.

– Friedrich, continua Marie comme quelqu’un qui ne suit qu’une idée à la fois, Friedrich, je t’aime toujours et je sais que ta vie est en danger.

L’autre jeta un coup d’œil circulaire, impulsivement.

– Qu’est-ce que ton imagination...

– Ce n’est pas mon imagination Friedrich, je l’ai entendu de mes oreilles. Ce soir, j’ai été à la boutique...

– Tu as été à la boutique ?

– Oui, je croyais que le jeudi tu y étais. Tu y étais toujours d’habitude le jeudi, et je me mourais de toi. Seulement te voir...

– Tu ne trouves pas, ma petite Marie, que pour les scènes de réconciliation, c’est un peu tard dans la nuit ?

– Non !

- Tu n’as aucun sens de la mesure.
- Peut-être, mais on te menace. J’ai vu deux hommes qui te recherchaient. Un jeune et un plus vieux. J’étais cachée et j’ai tout entendu.
- Qu’est-ce qu’ils ont dit ?
- Ils ont dit que tu avais des secrets et que ces secrets te les arracheraient. Je crois qu’ils sont de la police, Friedrich.
- La police ? Mais je n’ai que de bons rapports avec la police.
- En tout cas, ces deux-là, ils étaient décidés à tout pour t’avoir et je suis venu t’avertir. Je t’aime toujours Friedrich, moi !
- C’est bon, c’est bon, va te coucher, petite fille.
- Promets-moi de bien prendre garde à toi.
- C’est promis. Et ne pense pas à cela. Personne ne va me toucher de quelque manière que ce soit.
- Tu n’as rien fait de malhonnête dans ta vie, dis ?

– Non ! Va te coucher, il est tard.

– Bonsoir Friedrich. Tu ne m’embrasses pas ?

– Non. Je ne t’aime plus. Je n’ai pour toi qu’un sentiment très vague. Je n’ai pas le droit de t’aimer.

– Tu me fais souffrir, mais je vais tenter de t’obéir intégralement, puisque tu le veux. Bonsoir, Friedrich, et prends soin de toi.

– Bonsoir, petite.

Marie sortit et Friedrich referma soigneusement la porte. Il la vit qui prenait l’avenue et tournait au premier coin de rue, là où il y passait des taxis même à cette heure.

Avant de monter dans sa chambre, il alluma une cigarette et réfléchit. Qu’est-ce que c’était que cette histoire de police avec cette petite femme mêlée là-dedans ?

Personne n’avait donné le signal d’alarme et il n’y avait certainement pas à s’inquiéter d’aucune manière.

Il monta enfin à sa chambre, lentement.

Il ne se rappelait plus s'il avait ou non laissé la lumière allumée quand il était sorti, mais il faisait noir maintenant.

Il ouvrit la porte, chercha un cendrier à tâtons et appuya sur le commutateur.

Au même instant, deux bras forts l'empoignaient aux épaules pendant qu'une main s'appuyait à sa bouche telle un bâillon.

Il sentit un revolver dans ses côtes.

– Pas un cri, ne bouge pas, sinon...

Il était cuit. Et cuit à point.

Friedrich ne résista pas. Il se laissa passer les menottes et ne fit aucun effort pour se dégager quand on lui appliqua un vrai bâillon.

Guy Verchères jeta un manteau sur ses épaules, referma la lumière, et tandis que Belœil suivait le prisonnier tout en maintenant son revolver dans les côtes de Friedrich, on redescendit l'escalier.

Du bas, la vieille demanda :

– C'est vous encore monsieur Friedrich. Ne

faites pas trop de bruit, vous allez réveiller tout le monde dans la maison.

Personne ne répondit. On fut bientôt dehors,  
Au coin de la rue, Marie attendait dans l'auto.  
Tous montèrent.

Friedrich Kômmsso ne bougeait pas, mais on sentait sa colère d'avoir été traqué aussi bêtement. Il s'était laissé prendre au piège comme un novice.

On le conduisit aux quartiers généraux et là, il fut mis en cellule en doublant la garde et les précautions.

Puis, on revint à son magasin.

Il y avait partout des formes qui guettaient.

Guy Verchères dit :

– Il y a trop de monde ici. Si nous voulons les prendre au piège, il faut être plus circonspects. D'ailleurs on n'a qu'à attendre au magasin.

– Compris, dit Belœil.

Il renvoya donc la majorité de ses hommes et il ne laissa que trois policiers en fonction à



l'entrée d'arrière.

Puis, en compagnie de Marie et d'un sergent, Guy Verchères et Belœil pénétrèrent sans bruit dans l'arrière-boutique.

Ils furent silencieux.

Guy Verchères redescendit de la trappe et trouva celui qui dormait dans le dortoir qui commençait à se réveiller. Il le secoua à l'épaule.

– Hein ! dit l'homme.

– Debout paresseux. Je suis le Chef, dit Guy d'une-voix forte et autoritaire. Je suis le Chef.

– Le Chef ?

– Imbécile. Et c'est ainsi qu'on dort quand la cause demande un effort de tous les instants. Debout !

Le savant se releva en branlant la tête.

– Qu'est-ce qu'il se passe donc ici ? demanda Guy Verchères.

– Rien, on n'est pas venu me réveiller.

– Eh bien ! Réveille-toi et travaille.

L'homme s'habilla à la hâte, gêné de la présence du chef qui observait tous ses mouvements. Il tremblait visiblement.

Guy Verchères commanda :

– Appelle Mars et Crésus et tous les autres. J'ai besoin d'eux immédiatement. Un danger nous court. Il y avait un téléphone. L'homme composa un numéro et dit :

– Allô... allô ! Ici, 1812, M-86. C'est Crésus ?

– Vite, vite ! ordonna Guy Verchères.

– Des ordres du chef, continua l'homme. Un grand danger nous court. Tout le monde est convoqué à M-86...

Dans la demi-heure, souffla le pseudo-chef.

D'ici une demi-heure, répéta le savant, traître à son pays.

Il raccrocha sans répondre autre chose.

Puis, comme il se dirigeait vers la salle de travail, Guy Verchères lui mit la main à l'épaule et quand l'autre se rendit compte qu'il était trop tard, il était prisonnier. Il poussa un soupir et se

laissa guider vers la trappe, où le sergent en prit soin.

Vingt minutes plus tard, Crésus entra, l'air méchant. Il fallut l'assommer pour le contraindre de rester tranquille.

Deux autres aussi arrivèrent. Deux savants apparemment. Puis, celui qui s'était fait appeler Viateur en compagnie de Mars. Ce Mars était dans un grand état de surexcitation.

Guy Verchères l'accueillit à la porte :

– Je suis le Chef !

L'autre le regarda d'un air impassible et d'un mouvement brusque il mit la main à la poche afin de sortir son arme.

Mais Belœil avait été plus rapide.

De l'endroit où il se cachait, il n'avait rien manqué, et une balle sifflait. Mars ressortit sa main, toute ensanglantée. Il leva les bras.

– Je crois que c'est tout pour cette crapule, dit Guy Verchères. Et maintenant, je vais me coucher.

Marie Saint-Just sanglotait dans un coin. Ses nerfs avaient fini par avoir raison d'elle, mais elle s'était conduite magnifiquement en toute cette affaire et elle obtint des félicitations publiques.

Ce récit est romancé, mais il n'est pas tellement éloigné de la vérité. On en a eu la preuve ces derniers mois. Des espions, il en existe à profusion et ils sont dans tous les domaines.

L'AUTEUR.



Cet ouvrage est le 583<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.